



Cocon queer

Le bonheur au quotidien dans une famille LGBT par l'essayiste et poétesse américaine Maggie Nelson

Comment vouloir à la fois rester révolutionnaire et devenir parent ? Mine de rien, voilà la question que se posent de nombreuses activistes queer de par le monde, à mesure que le droit à fonder une famille s'étend aux personnes qui ne sont pas hétérosexuelles. C'est le paradoxe du moment, le grand écart absolu entre les premières revendications LGBT des années 70 en vue de dynamiser les familles bourgeoises, et celles de nos années 10, d'en fonder de nouvelles. C'est la grande source d'inquiétude d'un philosophe comme Alain Naze, qui vient précisément de publier un essai (*lire Libération du 15 décembre*) pour s'insurger contre la «normativité» des gays réclamant le mariage, des revendications qui selon lui «appauvrissent» même les «possibilités de relations homosexuelles». C'est aussi le sujet au cœur des *Argonautes*, le nouveau récit de Maggie Nelson.

Curation. Maggie Nelson, poétesse américaine et penseuse spécialiste des minorités sexuelles née en 1973, est connue en France pour *Une partie rouge* (2017), récit familial de la réouverture de l'enquête, trente-cinq ans après, sur le meurtre de sa tante. Sorti en 2015 aux États-Unis, *les Argonautes* relève également de la non-fiction : essai autant que journal, mélange de références philosophiques, notes de lectures et descriptions sans fard de l'intimité (les sentiments, la sexualité, un accouchement). Dans *les Argonautes*, comme par exemple chez l'auteure lesbienne de

BD Alison Bechdel, d'ailleurs citée par Nelson, la non-fiction renvoie ainsi à cette notion assez américaine (et très influencée par le Web) de la curation, ou l'art de trier parmi les millions de lectures disponibles sur un même thème, de savoir en piocher la substantifique moelle et de passer d'un sujet à l'autre aussi facilement qu'à portée de clic (mais Montaigne le faisait aussi).

Les Argonautes expose à la première personne la constitution d'une famille, dans le Los Angeles du début du XXI^e siècle : une femme amoureuse, son mari, un enfant, le projet d'un deuxième, la grossesse, l'arrivée du bébé. En apparence, voilà une structure banale, pilier lisse de la civilisation occidentale. En réalité, la famille décrite est composée d'une femme qui se définit comme queer (et donc non hétéro), mariée à un homme trans qui se décrit aussi comme «une butch sous T» (une lesbienne masculine qui prend de la testostérone), d'un premier enfant de ce dernier et d'un second obtenu avec un don de sperme. Et ça marche : cette combinaison fonctionne autant que la traditionnelle. Minoritaire par sa sexualité et le couple qu'elle forme, Maggie Nelson exprime au fil des pages la forme de surprise ressentie quand lui tombe dessus ce qu'il faut bien appeler un bonheur individuel, et qui lui paraissait jusqu'alors inatteignable.

Selon Barthes, les personnes qui disent «Je t'aime» sont semblables

aux compagnons de Jason, les marins du navire *Argo* qui remplaçaient peu à peu les pièces de leur bateau à mesure qu'elles vieillissaient, faisant ainsi qu'il était à la fois toujours nouveau et toujours le même. La parabole donne son titre au livre de Nelson mais au-delà de la déclaration d'amour, elle s'applique évidemment aussi au noyau familial, à la fois totalement le même (des parents, des enfants) et à la fois totalement renouvelé par toutes les personnes qui s'en saisissent. «*Il y a quelque chose de vraiment étrange dans le fait de vivre à un moment historique où l'angoisse et le désespoir conservateurs autour de l'idée que les queers feront sombrer la civilisation et ses institutions (le mariage, d'abord et avant tout) s'adosent à l'angoisse et au désespoir des queers autour de l'échec ou de l'incapacité du queer à faire sombrer la civilisation et ses institutions*», pose l'auteure. Entre les réacs anti-LGBT et les LGBT qui refusent le modèle traditionnel, la force de Maggie Nelson est d'affirmer simplement l'existence de sa famille, sans autre justification que la joie de la bâtir comme un cocon. *Les Argonautes* déroule autant des anecdotes de la vie domestique de la famille que le questionnement de l'auteure sur le fait de devenir une belle-mère puis de porter un bébé. «*Rien de ce que nous faisons dans la vie ne doit avoir un couvercle enfoncé dessus, et [...] aucun ensemble de relations et de pratiques n'a le monopole de la prétendue radicalité ou de la prétendue normalité.*»

Il en va de même pour son couple, l'autre sujet qui traverse le livre, à tel point que certains paragraphes sont écrits comme si Maggie Nelson s'adressait directement à son compagnon, l'artiste Harry Dodge. L'amour conjugal, le bête amour sans drame, prend ici une place centrale qu'il n'occupe quasiment jamais dans la littérature. «*Pourquoi est-ce que ça a été si long avant que je trouve quelqu'un avec qui mes perversions étaient non seulement compatibles, mais aussi parfaitement appariées ?*» s'interroge Nelson. Même si par ailleurs elle confesse avec humour que Harry lui a dit «*plus d'une fois par le passé qu'être avec moi, c'était comme si un épileptique avec un pacemaker était marié à un éclairagiste stroboscopique*».

Large écho. *Les Argonautes* tient la chronique de l'état d'esprit de ces deux qui s'aiment dans un moment particulier de leurs vies : la grossesse de l'une et la transition hormonale (à la testostérone) de l'autre : «*En surface, on aurait pu dire que ton corps devenait de plus en plus "masculin" ; le mien, de plus en plus "féminin". Mais nous ne nous sentions pas comme ça. A l'intérieur, nous étions deux animaux humains en cours de transformation l'un auprès de l'autre, témoins sans pression du changement de l'autre.*»

Une féministe authentique qui parle de maternité, une queer qui parle d'amour à deux : il semble que les révolutions tranquilles décrites par Maggie Nelson dans les *Argo-*

nantes ont aussi capté quelque chose de l'air du temps. Le livre a en tout cas eu un large écho aux Etats-Unis et en Angleterre, et son auteure été acclamée comme «*parmi les penseurs les plus pointus de sa génération*» (selon le *Guardian*). Elle n'en est toutefois pas le porte-voix : si Maggie Nelson fait bien part d'une révolution, c'est au niveau d'une construction intime. Et quand elle s'interroge si son livre pourrait servir à donner un nouveau modèle aux femmes d'aujourd'hui, elle conclut : «*Je ne cherche pas à représenter quoi que ce soit.*» ■

par Guillaume Lecaplain

